

L'image de l'enseignant dans la société...
Et l'image de la société dans l'enseignant ?¹

Olivier Maulini
Université de Genève
Faculté de psychologie et des sciences de l'éducation

Décembre 2009

Bachelard disait – en 1938 déjà – que « *les enseignants ne comprennent pas qu'on ne comprenne pas* ». Il pensait à la leçon, et au fait que le maître² doit connaître et comprendre ses élèves, s'il ne veut pas prendre la résistance que leurs intelligences lui opposent pour de la mauvaise volonté. « *Je n'ai jamais vu un éducateur changer de méthode d'éducation*, ajoutait le philosophe de l'esprit. *Un éducateur n'a pas le sens de l'échec précisément parce qu'il se croit un maître. Qui enseigne commande.* » Le professeur professe, et qui ne le suit pas met en doute son autorité ! Le jugement est sévère. Peut-être moins vrai aujourd'hui qu'hier, dès lors que l'école a penché pour mettre l'élève en échec « au centre » plutôt que de côté. Mais n'y a-t-il rien à en extrapoler ?

À l'ère du déclin des institutions (Dubet, 2002), l'instruction publique ne doit plus seulement convaincre – donc comprendre – ceux qui usent leurs jeans sur ses bancs. Elle ne doit pas seulement « *travailler à partir des représentations des élèves et des obstacles à l'apprentissage* », « *différencier ses méthodes pédagogiques* », « *susciter le désir d'apprendre et donner du sens au travail scolaire* » comme le demandent les référentiels de compétences de la profession (Perrenoud, 1999). Non, c'est insuffisant. Il faut encore « *rendre compte de son action* », « *savoir expliciter ses pratiques* », « *impliquer les parents* », « *les faire adhérer aux orientations de l'école* », « *gagner leur confiance* » (ibid., pp. 114-116, 169-171). En un mot, il faut apporter la preuve par l'acte qu'on sait enseigner, en montrant à ceux qui en douteraient (1) que l'on sait ce qu'on fait, (2) qu'on sait l'expliquer, (3) qu'en cas d'incompréhension, on accepte de s'interroger, donc de travailler à *partir des représentations* qui défient sa science, dans la classe *et ailleurs* dans la société. La question est de nouveau là : y sommes-nous prêts et préparés ?

Une image au carré

L'enseignant a certes une image dans la société. Elle peut être bonne ou mauvaise, mais est-ce vraiment l'essentiel ? Ce qui compte, pour les professionnels, est-ce l'image objective que se font d'eux les agriculteurs, les secrétaires, les PDG et les garçons-bouchers ? Ou est-ce plutôt l'image qu'ils se font *eux* – subjectivement – de l'image qu'ils donnent hors les murs – donc, en somme, l'image de leur image (leur image au carré) ? Toutes les enquêtes sur la

¹ Article publié dans la revue *Enjeux pédagogiques* de la Haute école pédagogique BEJUNE, dossier « l'image de la profession à l'intérieur et à l'extérieur », n°14, pp. 21-22

² Le masculin utilisé dans ce texte est purement grammatical. Il renvoie à des collectifs composés aussi bien d'hommes que de femmes, d'enseignants que d'enseignantes, de maîtres que de maîtresses, etc.

santé, le moral ou le « malaise des enseignants » (Esteve & Fracchia, 1988) montrent une série de paradoxes que l'on peut résumer brièvement :

1. Les professionnels souffrent – et leur souffrance semble se répandre et augmenter – à deux niveaux différents (Lantheaume & Hélou, 2008). Premièrement, leur travail est de plus en plus astreignant : les programmes enflent, les exigences avec eux ; les élèves s'agitent, ils sont moins attentifs et moins soumis qu'avant ; l'autorité n'est pas acquise, mais à conquérir en permanence ; la hiérarchie est évanescence, ou alors tatillonne à mauvais escient ; les parents sont intrusifs ou absents ; rien ne fait plus l'unanimité, même pas l'idée qu'il faudrait se soutenir entre collègues puisque tout – en salle des maîtres également – peut se discuter. Cela fait déjà beaucoup, mais ce ne serait rien si le public *reconnaissait* ces difficultés. C'est le second niveau : un travail complexe sollicite engagement et intelligence, mais cela peut être valorisant *si c'est valorisé*. La douleur advient quand on a le sentiment que c'est ignoré : au total, la recherche « montre un monde enseignant traversé par une certaine amertume qui, en fait, ne tient pas tant aux difficultés inhérentes du travail, même si elles ont pu croître, qu'au sentiment d'un manque de solidarité de l'institution, des parents et de la société en général, doublé d'une difficulté à penser et agir collectivement face aux problèmes rencontrés dans l'exercice du métier » (p. 162).
2. Pourtant, les enseignants – surtout ceux du primaire – ont une réputation plutôt bonne dans la population (CSA, 2005). 88% des adultes français récemment interrogés pensent par exemple que les instituteurs aiment enseigner. 84% qu'ils sont compétents dans leur domaine. 83% qu'ils savent expliquer et éveiller la curiosité de leurs élèves (contre 68% des professeurs des collèges et lycée). Bien sûr, cela laisse une part de sceptiques. Mais combien de gens d'école se fient totalement à 100% de leurs médecins, de leurs vendeurs d'automobiles ou de leurs plombiers ? Et combien d'entre eux pensent surtout que 100% de leurs collègues font parfaitement leur métier ? Le soupçon et la critique sont – en démocratie – bien partagés : ce fut la fonction de l'école de les développer, et les élèves d'hier ont l'air de l'avoir saisi et de s'en féliciter. Pourquoi les maîtres doutent-ils de la gratitude collective alors qu'elle semble avérée ?
3. Peut-être parce que tout n'est pas rose non plus. Les parents et l'opinion ne doutent ni du dévouement ni du savoir-faire des enseignants : à la manière de Bachelard, ils se demandent seulement si les pédagogues sont prêts, *lorsque cela ne suffit plus*, à se remettre en question (Perrenoud, 2002). Seuls 53% des sondés pensent par exemple que les professeurs de secondaire écoutent assez leurs élèves. 49% qu'ils savent dialoguer avec les parents. 43% qu'ils sont assez ouverts au monde extérieur. 41% qu'ils se préoccupent des situations familiales et sociales des adolescents. C'est moins brillant qu'avant. L'enseignant paraît consciencieux, compétent pour donner ses leçons, mais que fait-il lorsque ce serait à son tour d'apprendre ? D'après les citoyens qui paient son salaire, il aurait tendance à se protéger : faire la sourde oreille, se cloîtrer « entre les murs » (Bégaudeau, 2006), se plaindre du monde entier plutôt que chercher à le rencontrer. Lui qui est institué pour préparer l'élève à intégrer la société, que sait-il de cette dernière, et quels moyens se donne-t-il de connaître et de discuter ce qu'elle attend *vraiment* de son activité ?

Sortir du cercle vicieux ?

Résumons. Les enseignants ont une image publique qui vaut ce qu'elle vaut. Ils ont surtout une *image de cette image* : c'est elle qui affecte d'abord la profession. Peu importe que les citoyens fassent crédit à l'école : s'ils ne savent pas le lui faire comprendre, les maîtres ont le sentiment de décevoir autrui... ce qui les déçoit *a fortiori*. Ils réclament donc de la confiance et du crédit, mais plus ils en réclament, moins ils en reçoivent, puisqu'ils déçoivent à leur tour ceux qu'ils accusent de les avoir déçus en premier : le cercle vicieux a de l'avenir devant lui ! Perçus comme sourds à leurs interlocuteurs, blottis dans leur tour d'ivoire, pleurant sur leur sort plutôt que sur celui de familles confrontées à la concurrence et à l'insécurité, les maîtres n'auraient plus le choix qu'entre deux extrémités : cesser de protester et s'adapter au réel ; ou sauver l'humanité en refusant de céder. Autrement dit : se soumettre à la société ou la transformer !

On lit les deux injonctions à la fois dans les pamphlets populistes : l'école devrait tantôt admettre les inégalités (sans quoi elle nivelle par le bas), tantôt entièrement les neutraliser (sans quoi la sélection par le mérite ne se défend pas). L'auteur de la *Fabrique du crétin* (Brighelli, 2008, p.68, 187) affirme par exemple sans nuance (ni respect de ses collègues) (1) que le souci des hussards noirs d'instruire chacun a conduit à l'« égalitarisme [qui] a fabriqué des dyslexiques et des désespérés en masse », mais aussi (2) que la paix reviendra dans les cités dès que l'école et les maîtres daigneront reprendre le pouvoir pour mener chaque élève à cet « Everest de la pédagogie – le zéro défaut ou peut s'en faut »... Voilà qui ne risque pas d'entretenir le dialogue entre les professionnels du savoir et la société : soit l'école doit se couper du monde, soit elle doit le sauver. Elle n'a donc pas à se le coltiner...

Et pourtant. Il n'y a pas mille façons de sortir du trouble bipolaire – toute-puissance-dépression – que provoquent de telles oscillations. Il faut renoncer au simplisme, à la pensée magique et aux rêves éveillés. Rapprocher – d'un seul mouvement – l'idéal du réel et le réel du vécu idéalisé. Accepter que l'enseignant ne peut pas tout, et qu'il ne peut pas rien ; qu'il ne rassure pas tout le monde, mais plaît bien ; que son image n'est pas parfaite, comme son image de l'image n'est pas nette. Il faut admettre que la société fait l'école qui fait (un peu) la société, que les enseignants souffrent en partie de leur image et contribuent pas mal à la fabriquer (Maulini, 2001). Sur cette base déflationniste, sommes-nous collectivement capables de défendre aujourd'hui un « projet de société » (Vellas, 1997 ; Meirieu, 2000) ?

L'obstacle, c'est que ce projet, pour être démocratique, doit inclure le fait même d'être discuté. Premièrement, les enseignants doivent donc accepter de se justifier : non seulement informer le public de ce qu'ils font, mais aussi chercher à comprendre ce qu'il pense et pourrait aider à argumenter. Deuxièmement, ils doivent préparer leurs élèves à cette même existence : mener avec eux des enquêtes dans le quartier, le village, les familles, les médias, Internet, bref, la société (Lahire 2000), pour que l'école fasse connaître le monde et se fasse connaître du monde au lieu de ne donner à quatre heures que les devoirs qu'elle *croit* espérés. Pourquoi choisir entre apprendre à écrire et écrire aux parents ? Entre enseigner les opérations et savoir ce qu'on en fait à la maison ? Entre critiquer la presse et tourner un film à son intention ? Puisque l'image de l'école est en jeu, autant la travailler : ce sera moins angoissant que de juste l'imaginer !

Références bibliographiques

- Bachelard, G. (1938/1993). *La formation de l'esprit scientifique. Contribution à la psychanalyse de la connaissance*. Paris : Vrin.
- Bégaudeau, F. (2006). *Entre les murs*. Paris : Gallimard.
- Brighelli, J.-P. (2008). *Fin de récré. Pour une refondation de l'école*. Paris : Jean-Claude Gawsewitch.
- CSA (2005). L'image des enseignants auprès des Français. *Monde de l'éducation*, 339. Paris : Institut CSA.
- Dubet, F. (2002). *Le déclin de l'institution*. Paris : Seuil.
- Esteve, J. M. & Fracchia, F. B. A. (1988). Le malaise des enseignants. *Revue française de pédagogie*, 84, 45-58.
- Lantheaume, F. & Hérou, Ch. (2008). *La souffrance des enseignants. Une sociologie pragmatique du travail enseignant*. Paris : PUF.
- Lahire, B. (2000). Vers une utopie réaliste : enseigner les sciences du monde social dès l'école primaire. In H. Romian (Ed.). *Pour une culture commune. De la maternelle à l'université* (pp. 418-432). Paris : Hachette.
- Maulini, O. (2001). Pédagogie et communication avec les familles. Une pierre, deux coups. *Résonances* (Mensuel de l'école valaisanne), 7, 15-17. [Page Web] Accès : <http://www.unige.ch/fapse/SSE/teachers/maulini/pierre.html>
- Meirieu, Ph. (2000). L'école entre la pression consumériste et l'irresponsabilité sociale. In *Actes du 39e Congrès du SER (Yverdon, 19 juin 1999)* (pp. 12-27). Martigny : Syndicat des enseignants romands.
- Perrenoud, Ph. (1999). *Dix nouvelles compétences pour enseigner. Invitation au voyage*. Paris : ESF.
- Perrenoud, Ph. (2002). L'enseignement n'est plus ce qu'il était ! *Résonances*, 6 [Page Web] Accès : <http://www.ordp.vnet.ch/fr/resonance/2002/fevrier/sommaire.htm>
- Vellas, E. (1997). Des écoles porteuses d'un 'projet social'. *Cahiers pédagogiques*, 354, 40-43.

Annexe éventuelle :

L'image des enseignants auprès de la population

(N = 953 adultes représentatifs de la société française ; d'après CSA, 2005)

« Selon vous, les enseignants...	...du primaire (en %)	...des collèges et lycées (en %)
Aiment enseigner	88	83
Aiment leur métier	87	81
Sont compétents dans leur domaine	84	78
Savent expliquer et éveiller la curiosité des élèves	83	68
Écoutent suffisamment les élèves	65	53
S'intéressent à tous les élèves, y compris ceux qui sont en difficulté	63	49
Se préoccupent de la situation personnelle et familiale des élèves	60	41
Sont assez souvent présents	56	51
Savent se faire respecter des élèves	52	50
Dialoguent suffisamment avec les parents d'élèves	48	49
Sont assez ouverts au monde extérieur et à l'école	48	43
Sont suffisamment contrôlés par l'éducation nationale	44	42